
Personne âgée : quelles représentations sociales ? Hier et aujourd'hui

La vieillesse est une construction. Elle se construit sur une réalité qui comprend des éléments d'ordre biologique, démographique, politique, économique... mais elle se construit aussi sur un imaginaire culturel de représentations (Moscovici, 1984).

L'histoire montre qu'en fonction du contexte, de ses valeurs et du modèle d'homme idéal qu'elle se fixe, chaque société secrète une représentation plus ou moins positive de cet âge de la vie, pas forcément d'ailleurs en accord avec la place faite aux plus vieux. En Occident, la vieillesse a pu être louée comme la période de la sagesse et du nécessaire respect. Mais plus souvent sans doute, elle a été conspuée comme abjecte et méprisable.

Hier : le contexte historique

Aux origines de la vieillesse, la malédiction

Que ce soit dans les mythes gréco-romains ou dans l'Ancien Testament, la vieillesse apparaît, dès l'origine, comme une malédiction, un châtement divin.

Lorsque Zeus envoie Pandore sur terre afin de punir les hommes de leur orgueil à vouloir égaler les dieux, celle-ci vient semer « les maladies cruelles que la vieillesse apporte aux hommes ». La jeunesse éternelle serait bien le bonheur suprême. C'est le cadeau merveilleux que fait Zeus à un de ses aimés, Ganymède, fils d'un roi de Troie.

Et dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, un des hymnes chantés par les fidèles le proclamait au IV^e siècle : « Adam au paradis était éternellement jeune et beau, son mépris de l'ordre en fit un vieillard »⁴².

Cette image du paradis terrestre inscrite dans le mythe primordial où l'homme égalait Dieu hors de toute temporalité, où maladie, vieillesse et mort n'étaient

42. Ephrem de Nisibe

pas même concevables, n'est sans doute pas étrangère à la création de tous les mythes de rajeunissement ou d'abolition du temps.

L'imaginaire du Moyen Âge est riche de fontaines de jouvence, et les élixirs de longue vie font l'objet de multiples recherches alchimiques. Les recettes s'appuient sur de puissants symboles de vie : le sang, à boire (celui d'un enfant de préférence), le lait (à téter au sein d'une femme ou à utiliser en bain). Quelques siècles plus tard, avec la pratique des saignées pour évacuer le mauvais sang ou, au contraire, avec la transfusion du sang d'hommes jeunes et vigoureux, tout est envisagé pour lutter contre les méfaits du vieillissement.

La découverte du Nouveau Monde amène à expérimenter certaines plantes exotiques, épices diverses, safran, gingembre en de curieux mélanges destinés à perdurer la vie et à redonner le tonus de la jeunesse.

Envisager le vieillissement comme une dégradation à travers les multiples pertes que subit le corps conduit à engager une lutte acharnée contre ce processus jugé inacceptable. « Il faut lutter contre la vieillesse tout comme on doit lutter contre la maladie » décrète Cicéron. Depuis Hippocrate, on cherche la manière de prolonger la vie. Envisageant le processus du vieillissement comme une perte de chaleur et d'humidité, on prescrit régimes alimentaires, exercices physiques, bains chauds, boissons alcoolisées. Mais chaque période apporte ses réponses qui viennent contredire les précédentes (consommer certains aliments ou s'en abstenir, pratiquer un sport ou mettre le corps en repos, prescrire ou bannir les boissons alcoolisées...).

Le XIX^e siècle, confronté au malthusianisme, contribue à faire du vieux un objet d'étude médicale passionnant. Dans l'effervescence des recherches sur les pathologies de la vieillesse, le rêve du mythe de jouvence renaît. L'imagination est sans limite pour cette quête de vitalité : injecter des « liquides organiques » obtenus à partir de glandes génitales animales, de coq, de chien ou de singe pour redonner sa vigueur perdue au vieillard, greffer un testicule animal chez un individu âgé, pratiquer des vasectomies... D'illustres patients se prêtent à ces opérations de régénération.

Aux États-Unis, les premières tentatives de transplantation de testicules humains, prélevés sur des suicidés ou des condamnés à mort, sont réalisées avec l'avènement des androgènes artificiels, ces opérations chirurgicales vont dès 1935 perdre de leur attrait.

Être vieux, est-ce être sage ?

La question « Être vieux, est-ce être sage ? » est déjà présente dans l'Ancien Testament. Les Patriarches, à la longévité stupéfiante, tel Mathusalem qui vécut 969 ans, sont les élus de Dieu, les guides marqués du sceau de la sagesse.

À l'inverse, l'absence de vieillards, témoins essentiels du passé, liens vivants entre les générations, garants de la fidélité de Dieu, signe la malédiction pour la communauté entière. « Il n'y aura plus de vieillards dans ta maison ! » proclame le prophète Elie à celui qui se conduit mal.

Mais au fil du récit biblique, entre mythe et histoire, la diminution de la durée de vie, telle qu'elle se manifeste peu à peu dans les écrits, et la perte du pouvoir politique et judiciaire des Anciens dans une société devenant plus complexe, marquent une désacralisation du vieillard. Dans le livre de Job, on peut lire : « être ancien ne rend pas sage, et les vieillards ne discernent pas le droit » (Job, 32, 1-9).

Des philosophes, de leur côté, ont pu idéaliser ou déprécier cet âge. Platon, dans *La République*, fait l'éloge du pouvoir gérontocratique : les vieux, délivrés des passions par l'affaiblissement des sens, donc capables de s'adonner à la vertu et aux plaisirs de l'esprit, doivent commander, rendre la justice, donner l'exemple aux jeunes. À l'opposé pour Aristote, qui, dans *Éthique à Nicomaque* et dans la *Rhétorique* fait un portait repoussoir du vieillard, l'expérience n'est qu'une accumulation d'erreurs dans un esprit endurci par l'âge. Elle mène à la défiance, à la mesquinerie, à l'avarice, aux lamentations... Et, bien plus tard, Erasme, pour qui rien n'est plus détestable que la vieillesse, voit dans la folie un remède efficace pour ne pas souffrir des malheurs qu'occasionne le grand âge. À l'inverse de l'image du vieux sage, transparaît ici celle du vieux fou.

La représentation d'une vieillesse-sagesse réapparaîtra pourtant épisodiquement tout au long de l'Histoire, où alternent les périodes dominées par les plus âgés avec celles où le pouvoir est aux mains des plus jeunes.

Lorsque le Droit repose sur l'oral ou la coutume et valorise la connaissance et l'expérience, on a tendance à idéaliser davantage les vieillards, à en faire des modèles de vertu.

Certaines périodes seront ainsi plus favorables à la vieillesse. Des conseils d'Anciens seront mis en place au Moyen Âge, les philosophes des Lumières reconnaîtront de la noblesse, de la vertu chez le vieillard ; certains écrivains, comme La Fontaine, s'inclineront devant son expérience, Victor Hugo exaltera cet âge... Mais cette image idéalisée de la vieillesse comme la période de la sagesse et du nécessaire respect ne sera jamais totalement dominante, toujours susceptible d'être remise en question.

À chaque époque, la position sociale des vieux sera déterminante dans l'attitude exercée à leur endroit. Au Moyen Âge, les monarchies et l'Église font confiance à l'âge et l'expérience. Mais dans le peuple, la situation est beaucoup moins enviable. La littérature médiévale montre comment le père est à la merci du fils, comment il peut être chassé du domicile par ses enfants, réduit à quêmander l'aumône.

Le contexte économique est particulièrement prépondérant quant à la place accordée au plus vieux. Les sociétés où domine la propriété mobilière leur seront plus favorables que celles où domine la propriété foncière. Être détenteur du patrimoine jusqu'à sa mort permet de conserver l'autorité.

Tout au long de l'Histoire, on s'est interrogé sur la place que devaient occuper les vieillards au sein de la société. Philosophes, écrivains, politiques, hommes d'Église ont tenté d'apporter des réponses : philosopher, méditer, étudier, prier, se suicider, se retirer, ne pas imiter ni gêner les jeunes gens..., autant de recommandations, certes bien différentes, qui toutes semblent avoir pour objectif de mettre le vieux en marge, à l'écart des autres générations. À l'inverse, on a pu lui accorder une place centrale dans les domaines politique, éducatif ou moral. Au regard des rôles qui lui sont octroyés, l'ambivalence joue à plein.

Quand est-on vieux ?

Dans l'imaginaire médiéval, la vieillesse a pu occuper trois des sept temps de la vie humaine⁴³. Vers 45 ou 50 ans, débute « senecté », juste après jeunesse. « La personne est pesante en mœurs et manières ». Puis vient « vieillesse » jusque vers septante ans : « Les gens y rapetissent, n'ont pas si bon sens comme ils ont eu, et ils radotent ». La dernière période est appelée « senies » : « Le vieillard est plein de toux, de crachat et d'ordure, jusqu'à temps qu'il retourne en cendres et en poudre... ».

Le Dictionnaire Richelet de 1680 donne une définition distincte du vieux et de la vieille : « On appelle vieillard un homme depuis quarante jusqu'à soixante-dix ans. Les vieillards sont d'ordinaire soupçonneux, jaloux, avars, chagrins, causeurs, se plaignent toujours, les vieillards ne sont pas capables d'amitié. ». « On appelle une femme vieille depuis quarante jusqu'à soixante-dix ans. Les vieilles sont fort dégoûtantes. Vieille décrépité, vieille ratatinée, vieille roupieuse ».

La laideur des vieilles a toujours été plus violemment décriée que celle des vieux. Quand le corps féminin est érotisé, esthétisé, objet de séduction et de désir, il devient répugnant, objet de dégoût dans la vieillesse.

Le corps vieux est particulièrement déprécié dans des sociétés tournées vers la conquête, ayant le culte de la beauté physique. La littérature, riche de métaphores et de qualificatifs choisis parmi les plus négatifs reflète les sentiments de crainte et de rejet que la vieillesse inspire : « L'âge triste et qui tue la vieillesse, a ma haine » écrit Euripide, et Sophocle parle de la « vieillesse odieuse... qui rassemble en elle tous les maux ».

43. Le Grand propriétaire de toutes choses, très utile et profitable pour tenir le corps en santé, traduit du latin en Français en 1556, cité in Minois, 1987, Histoire de la vieillesse. De l'Antiquité à la Renaissance, Paris, Fayard, pp. 224-225

Quand la beauté est l'apanage de la jeunesse, la vieillesse est laideur, souffrance, perte, décrépitude, affaissement, sécheresse, saleté, déchéance...

La Renaissance, renouant avec l'Antiquité, éprouve ce même dégoût pour le corps vieux. Des poètes comme Ronsard ou Du Bellay maudissent la vieillesse, répugnante et honteuse. La bouche édentée, les yeux chassieux, le nez morveux, le teint jaune, le dos courbé, le corps sec et étique, font du vieux tousoteux, crachoteux et radoteux, une carcasse déterrée, une charogne sans couleur... La représentation n'est pas seulement celle d'un corps amoindri et répugnant ; elle s'étend au domaine moral et la critique peut se faire violente : « les défauts de l'âge augmentent en vieillissant comme ceux du visage » écrit La Rochefoucauld.

Dans des périodes de plus grande spiritualité, où la beauté est recherchée par-delà le sensible, le corps vieilli n'apparaît pas, en soi, comme un objet de dégoût. Au Moyen Age, l'idéal esthétique plus abstrait conduit à faire du vieillard un double symbole : celui de la sagesse manifestée par la blancheur des cheveux et de la barbe, à l'image de Dieu en majesté au cœur des cathédrales et celui du péché marqué par l'altération physique et la peau flétrie... Le vieillard pourra symboliser le bien ou le mal, la vertu ou le vice, le sage ou le fou, Dieu ou Diable, que l'on retrouvera manifesté par la vieille sorcière.

Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, certaines représentations perdurent et traversent les siècles : celle de la retombée en enfance est reprise par certains psychiatres sous les termes de « régression affective infantile » (Balvet, 1963) et plus récemment de « rétrogénèse » (Reisberg⁴⁴) ou encore celle tenace qui affirme que la vieillesse délivre des passions et des désirs de la chair, mais qui se trouve battue en brèche par celle du vieillard lubrique et de la vieille libidineuse.

L'Histoire, comme l'Anthropologie, nous apprennent ainsi qu'il existe quatre schèmes de valorisation ou dévalorisation du vieillir :

- le positif de l'accumulation. L'avancée en âge est un enrichissement de l'être (par exemple : Patriarches de la Bible) ;
- le négatif de l'accumulation. L'avancée en âge est une suite de chocs, d'épreuves qui engendrent le repli sur soi (Aristote) ;
- le positif de la diminution. L'avancée en âge affaiblit les passions, et mène vers une libération de l'être (Platon) ;
- le négatif de la diminution. L'avancée en âge est marquée par les pertes : pertes des capacités, des désirs..., et fait naître un sentiment dépressif (modèle dominant actuellement).

44. Reisberg B, Directeur de la Faculté de médecine de l'Université de New York et Président de l'Association Internationale de Psychogériatrie

Aujourd'hui : quelles représentations sociales ?

Le contexte

L'allongement de la durée de la vie représente une victoire sans précédent pour l'humanité, pour laquelle se sont battues les générations qui nous ont précédés. À 60 ans, l'espérance de vie est de 27 ans pour les femmes et 22,2 ans pour les hommes. Or, ce phénomène heureux, pour lequel il y aurait lieu de se réjouir, fait figure de catastrophe. Car la réalité démographique s'accorde mal avec le contexte économique et social en place.

Il est désormais communément admis de parler du « poids économique » que représentent les personnes âgées, et ce, à travers deux aspects : le système de retraites et le système de soins. Le rapport entre personnes en âge d'être à la retraite et celles en âge de travailler ne cesse de « se dégrader », nous dit-on. La crise du système est « inéluctable ». Le prélèvement sur l'activité économique sera « considérable ». Qui paiera ?

Les retraités profiteraient-ils d'un système qui ne peut perdurer ? Les plus jeunes, « génération sacrifiée » (Saint Etienne, 1993), se sentent « lésés » et les actifs « ponctionnés ». Les fondements de la cohésion sociale et de la solidarité entre générations en sont profondément ébranlés.

En ce qui concerne le système de soins, les discours sont eux aussi alarmistes et consensuels. Un discours pessimiste conduit à faire de la vieillesse un synonyme de handicap, de maladie et mène logiquement à poser la question du coût de cette dépendance et de cette démence, renforçant l'image écrasante du poids économique des vieux, avec le risque, prédisent certains sociologues (Chauvel, 1998), d'une « guerre des générations ».

Ce contexte toutefois revêt de très grandes disparités. Concernant le genre tout d'abord : entre 85 et 89 ans, il y a 250 femmes pour cent hommes et l'écart s'accroît très vite au-delà de 90 ans. Pour l'expliquer, on avance des causes sociologiques, la médicalisation plus grande des femmes, les modes de vie différents (tabac, alcool...), mais soulignons qu'économiquement leurs ressources sont plus faibles.

Concernant les revenus : si les retraités, dans leur ensemble ont un pouvoir de consommation plus important que leur poids démographique, il convient de rappeler que 700 000 personnes touchent l'Allocation de Solidarité aux Personnes Âgées.

Et nul n'ignore l'impact de l'appartenance socioculturelle sur l'espérance de vie et les inégalités de santé. Les catégories placées au bas de la hiérarchie sociale ont une vieillesse plus difficile car marquée par davantage d'incapacités. « Les avantages et handicaps acquis durant la vie active continuent de s'exprimer au cours du vieillissement jusqu'à la date de la mort. Le risque de

démence est 1,9 fois plus élevé chez le sujet ayant un bas niveau d'étude » (Fassin et coll., 2000).

Au niveau sociétal, il est communément admis de dire qu'à la ségrégation des sexes a succédé la ségrégation des âges. Hors de la sphère familiale, jeunes et vieux ne se côtoient plus. Chacun vit sur des espaces différents dans des temps séparés. Le psychiatre Jean Maisondieu n'hésite pas à écrire que notre société pratique « l'apartheid de l'âge, avec une férocité d'autant plus redoutable qu'elle est inconsciente, y compris chez ceux qui en sont les victimes » (Maisondieu, 1991).

Pourquoi effectivement les personnes âgées prendraient-elles les transports aux heures de pointe quand ils sont envahis par les écoliers et les travailleurs ? Pourquoi partiraient-elles en vacances quand les sites sont accaparés par les familles ? Elles sont fortement encouragées à ne pas le faire, notamment par des incitations à consommer des loisirs qui leur sont spécifiquement destinés.

Les migrations inter-régionales pour raisons professionnelles, l'étroussure des logements urbains contribuent à la mise à distance. L'isolement s'accroît avec l'âge : plus de 25 % des personnes de 60 ans et plus vivent seules.

La méconnaissance de cet âge de la vie entraîne la crainte et le rejet de la part des plus jeunes, et vient renforcer les stéréotypes qui ont jalonné l'Histoire. Et ce, d'une manière d'autant plus forte que, dans une société dominée par le jeunisme, la vieillesse se situe en contre-valeurs. Le vieux est celui qui rassemble en lui tous les moins : moins de beauté, de santé, de dynamisme, de performance, de rentabilité, d'adaptabilité... Caractérisé par la lenteur, elle-même associée à la faiblesse quand le rapport au temps est à vivre d'une manière trépidante et regard rivé sur la montre, le vieux a aussi « hérité de la mort ». Si au XIX^e siècle, celle-ci était portée par tous les âges de la vie, aujourd'hui 82 % des décès concernent des personnes de plus de 65 ans. La mise à distance ne serait-elle pas aussi dictée par le besoin de se protéger de l'angoisse qu'elles font naître dans une société thanatophobe, qui ne sait plus « apprivoiser la mort » (Ariès, 1975) ?

Un vocabulaire porteur de représentations

Quand est-on vieux ? Cette question, si souvent posée, montre la difficulté à appréhender la vieillesse. De 60 ou 65 ans (âge de la retraite) à 122 ans (limite actuellement posée à la vie), la tranche d'âge est large, et il est difficile de la qualifier d'un mot. Trois repères sont possibles : l'âge chronologique (le nombre des anniversaires), l'âge social (avec la transformation des statuts et des rôles : grand-parentalité, retraite...), l'âge biologique ou physiologique (survenue de la ménopause, des handicaps, de la maladie, de la dépendance...). On peut y ajouter l'âge subjectif, l'âge psychologique...

Le Dictionnaire des personnes âgées, de la retraite et du vieillissement paru en 1984 à la demande du Secrétaire d'État chargé des personnes âgées, distinguait « les jeunes vieux », entre 60 et 75 ans, voire 80 ans, biologiquement jeunes mais socialement âgés, et les « vieux-vieux » plus âgés et pour qui « les risques pathologiques et la probabilité de vivre seuls diffèrent de façon notable », donc physiologiquement et socialement âgés. Quand on étudie ce dictionnaire, on constate qu'il a pour effet d'accroître le flou des définitions, et, sinon d'induire la stigmatisation, du moins de la renforcer.

« Vieux » signifie « qui est là depuis longtemps », il est neutre en soi. Mais le plus souvent, dans notre société de consommation, il a la valeur négative de la chose usée, bonne à jeter. Employé pour une personne, le terme est devenu tellement synonyme de « grabataire », « impotent », que l'on préfère ne plus l'employer. « Vieux » et « vieille » pourront servir à renforcer une insulte comme « sale » ou « pauvre ». Dans le langage courant, on emploiera les expressions petits-vieux, petites-vieilles, avec une pointe d'affectueuse commisération. Et les expressions « être vieux dans sa tête » ou « être vieux dans son cœur », si souvent entendues, ne renvoient-elles pas à l'immobilisme, au repli sur soi, à l'égoïsme, au refus de toute altérité ? Le terme « vieux » est ainsi conceptuellement dévalorisé. Quant à « vieillard », il apparaît plus dévalorisant encore, servant à désigner des « personnes très âgées, invalides, séniles ». « Vieux » et « vieillards » étant bannis du vocabulaire, on a recours à l'expression « personne âgée » que le dictionnaire de 1984 définissait ainsi : « personne plus âgée que la moyenne des autres personnes de la population dans laquelle elle vit ». Cette définition, peu claire, s'accompagnait de quatre notes destinées à apporter des précisions, notamment celle-ci : « Plus récemment, on associe les personnes âgées et les retraités car, en France, en ce dernier quart de xx^e siècle, on peut être retraité bien avant d'être vieux, au sens de diminué ». Le démographe Paul Paillat, qui avait participé à ce dictionnaire, commentait cette distinction : « les retraités eux-mêmes ne tiennent pas à être assimilés à des personnes âgées, ce qui implique de leur part un jugement négatif de la vieillesse et même de l'âge ». On voit que l'expression « personne âgée », employée pour éviter la stigmatisation dont sont porteurs les termes « vieux » et « vieillard », n'atteint pas son objectif. Retraité par contre souligne la reconnaissance sociale. Le retraité a des droits, il a travaillé de longues années et bien mérité de la société. Mais lorsque l'on distingue les retraités et les personnes âgées (CNRPA, Comité National des Retraités et des Personnes Âgées créé par décret en 1982), on pourrait laisser entendre que les personnes âgées ne sont plus des retraités. De même, lorsque l'on différencie « les adultes » et « les personnes âgées », ne laisse-t-on pas entendre que celles-ci ne sont plus des adultes. Rappelons que l'une des premières chartes relatives aux droits et libertés des personnes âgées énonçait en préambule : « la personne âgée est une personne ». Fallait-il qu'on l'ait oublié pour être obligé ainsi de le rappeler ?

Les années 1960 ont vu apparaître l'expression « troisième âge » au moment où les conditions de vie des retraités commencent à s'améliorer, avec un accroissement des ressources, un meilleur état de santé et une activité maintenue. Cette image, porteuse d'une idéologie activiste, est rassurante. Elle est censée générer des comportements en conformité avec ceux des autres catégories d'âge, tels que le sport, les études, les loisirs, les voyages... C'est une manière, pour ceux qui y adhèrent, de se sentir bien intégrés dans la société. Mais le troisième âge ayant échoué à recouvrir l'ensemble de la population âgée, il a fallu inventer l'expression « quatrième âge » qui désigne « l'ensemble des personnes très âgées ou invalides âgées ». Aujourd'hui, ces expressions ne sont plus guère usitées, peut-être parce qu'elles catégorisent plus qu'elles ne désignent, peut-être aussi parce que l'expression « troisième âge » évoquait une image de retraités par trop individualistes, consommateurs de loisirs indifférents au malaise économique ambiant.

Le terme « senior », qui reprend l'idéologie activiste, a aujourd'hui le vent en poupe. Il s'inscrit dans une approche sportive, entre le junior et le vétéran. Ses promoteurs sont issus du marketing. Le terme a pour vocation de désigner « l'ensemble des gens âgés, nouveaux consommateurs, nombreux et fortunés » (Treguer, 2002). Les seniors s'affirment comme actifs, consommateurs, mais ils manifestent également un souci de reconnaissance et d'utilité sociale à travers des activités de bénévolat ou des aides diverses dans le cadre de la sphère familiale. Succédant chronologiquement aux seniors, apparaît la figure de l'aîné. L'aîné se situe en référence au cadet. Dans de nombreuses cultures, il a suprématie sur ce dernier. Les images du senior et de l'aîné reposent sur des critères économiques et sociaux, qui manifestent une volonté d'intégration. Mais quand vient le moment du bilan des potentialités physiques de l'individu, lorsque le critère retenu est du registre biologique, surgit la figure du dépendant. L'usage du mot s'est imposé lorsque des commissions ont été chargées d'étudier le coût des handicaps au grand âge. Dès lors, on a commencé à mesurer les déficits et les incapacités à travers des grilles : aujourd'hui, c'est la grille AGGIR (Autonomie Gérontologie Groupes Iso-Ressources) qui est employée pour définir les aides dont ont besoin les personnes âgées dépendantes. La fin des années 1970 fut marquée par une dérive du vocabulaire gérontologique vers une objectivation des personnes. C'est à cette période qu'ont été créés les V60, V120, V240, à savoir les établissements d'accueil de 60, 120 ou 240 vieux, « V » signifiant « vieux ». L'objectivation se fait insidieusement : on dit « les Alzheimer », « les fauteuils », « les lits », « les GIR 1 » (en référence à la grille AGGIR)... En centrant la vieillesse sur le corps et ses incapacités, on en fait un non-sens caractérisé par « le ne plus » : ne plus être capable, productif, désirable, autonome... La célèbre formule énoncée par le Général de Gaulle, « La vieillesse est un naufrage », apparaît plus que jamais comme une représentation dominante de notre société.

Bien vieillir est donc devenu un enjeu de santé publique. Il s'agit d'éviter les maladies et handicaps, c'est-à-dire de maintenir la santé et l'autonomie, d'avoir un bon fonctionnement physique et mental, c'est-à-dire de rester cognitivement et physiquement apte, enfin de continuer à être socialement engagé, socialement actif. Finalement, il s'agit de préserver un état au cours d'un processus qu'est le vieillissement. Paradoxe, renforcé par la notion de vieillissement réussi qui génère son corollaire stigmatisant, le vieillissement raté.

Dans le dictionnaire de 1984 apparaissait un mot nouveau : l'âgisme. L'âgisme est défini comme « une attitude et un comportement visant à déprécier les individus du fait de leur âge ». Il est précisé que ce terme est formé par analogie avec « racisme ». Il s'emploie particulièrement pour exprimer la discrimination dont sont victimes les personnes âgées. Mais on pourrait dire que, contrairement au racisme qui dans une démocratie est le fait d'une minorité, l'âgisme est une attitude culturellement inscrite dans les structures de notre société.

Il n'y a pas de corrélation entre la représentation sociale qu'une société a de l'un des âges de la vie et le traitement qu'elle lui réserve. Jamais peut-être une société n'aura tant fait pour ses vieux qui sont économiquement et socialement protégés. Mais le regard porté sur eux est profondément négatif, et le risque existe d'un fossé grandissant entre les personnes âgées et le reste de la société.

Le vécu intime du vieillissement

Vieillir, c'est se métamorphoser. Une double épreuve s'impose, celle de la dissociation et de la reconnaissance : difficile de faire coïncider l'image que l'on se fait de soi avec celle que les autres s'en font et, ne pouvant pas non plus se fier avec certitude à l'image que le miroir renvoie, il reste à se situer avec difficulté entre ces trois images. Quand le décalage entre le ressenti et l'apparence devient trop aigu, le doute s'installe. L'âge chronologique ne correspond plus à l'âge subjectif. Dans cette perspective, la jeunesse serait le temps de la coïncidence entre l'être et le paraître, la vieillesse en serait la rupture. Le sentiment d'étrangeté résulte de cette dissociation.

La prise de conscience peut mener à la colère ou à l'humiliation. La honte naît parfois de ces prévenances qui font ressortir la fragilité. Quant à l'indifférence, elle est cruellement ressentie. L'invisibilité s'installe. La relation aux autres est devenue dissymétrique et reconnue comme telle. « Ils pensent qu'on a besoin de leur affection et qu'ils n'ont plus besoin de la nôtre ».

Certains luttent et refusent le processus physiologique comme ils refusent le retrait social. Puisque la société dénie toute valeur à la vieillesse, ils veulent rester jeunes à tout prix. D'autres acceptent d'être vieux, voire s'y résignent.

Mais, quelle que soit l'attitude adoptée, l'absence de congruence entre les différentes injonctions sociales, souvent paradoxales, peut conduire à culpabiliser :

honte de ne plus être jeune, beau et dynamique ou de vouloir encore le paraître, honte de se sentir inutile ou de vouloir « s'accrocher », honte de profiter et peur de gêner... peur qui mène parfois la personne à vivre en marge afin de ne pas subir l'opprobre des autres.

La métamorphose, vécue comme une violence, fait du corps un compagnon obligé qui ne se plie plus aux désirs ni aux attentes. Il devient un alter ego exigeant et tyrannique. Sa présence de plus en plus envahissante compense le décès des pairs d'âge et remplit le vide social qui s'installe. La prise de conscience du « jamais plus » renforce l'angoisse du déclin.

En 2006, en France, près de 3 000 personnes de plus de 65 ans se sont suicidés, au domicile comme en Ehpad (Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes). La perte des rôles sociaux, la perte des proches, la maladie physique et psychique, l'altération de l'identité, et peut-être surtout le regard que la société porte sur cet âge de la vie, apparaissent comme autant de facteurs qui viennent se conjuguer pour expliquer un tel phénomène.

L'âgisme conduit presque inévitablement à poser la question : « Avez-vous peur de vieillir ? », comme on pouvait l'entendre récemment sur une chaîne de télévision. Poserait-on la question : « Avez-vous peur de vivre ? » ? Car finalement, c'est la même. Il semble urgent de repenser les termes de l'échange entre les générations et de redonner un rôle social aux plus âgés. On a sans doute là une voie pour modifier le regard porté sur le vieillissement, et pour changer les représentations sociales très négatives attachées aux personnes âgées.

Jacqueline Trincaz

LIRTES EA 7313, Université Paris Est Créteil Val-de-Marne, Créteil

BIBLIOGRAPHIE

- ARIÈS P. Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen à nos jours. Seuil, 1975
- BALVET P. Psychiatrie des vieillards. *Esprit*, 1963
- CHAUVEL L. Le destin des générations. Structure sociale et cohortes en France au XX^e siècle. PUF, 1998, Paris
- FASSIN D, GRANJEAN H, KAMINSKI M, LANG T, LECLERC A. Les inégalités sociales de santé. Inserm, La Découverte, 2000
- MAISONDIEU J. Être vieux. De la négation à l'échange. *Autrement* 1991, n° 124
- MOSCOVICI S. Psychologie sociale. PUF, 1984, Paris
- SAINT ETIENNE C. Génération sacrifiée, le 20-45 ans. Plon 1993, Paris
- TREGUER JP. Le senior marketing. Dunod, 2002, Paris